

# L'internationale des révoltés

Un fil invisible relie les punks aux « situs », les dadaïstes aux gnostiques du Moyen Âge. C'est la thèse fascinante du livre culte de Greil Marcus

Comme beaucoup de choses pensées, jouées ou écrites en Amérique, il aura fallu dix ans à « Lipstick Traces », ouvrage mythique, pour traverser l'Atlantique. Son auteur, Greil Marcus, est un célèbre critique rock qui, à force de s'interroger sur sa passion, est devenu un des meilleurs *cultural critics* de son pays. « Mystery Train » (1975), son premier livre, était un essai lumineux sur la signification profonde, symbolique, de quelques grandes figures du rock ; et le récent « Invisible Republic » (1997) élabore une fascinante archéologie des passions et de la psyché américaines à partir d'une étude minutieuse des « Basement Tapes » de Bob Dylan.

« Lipstick Traces » (« Traces de rouge à lèvres »), sous-titré « Une histoire secrète du XX<sup>e</sup> siècle », est un gros livre de 550 pages, touffu, tout fou, stimulant, érudit et radicalement dérangeant. Un omni qui ne ressemble à rien de ce qui se publie chez nous, où, par peur de provoquer des courts-circuits mentaux et de griller les vieilles certitudes, on ne mélange pas les cultures universitaire et populaire.

Greil Marcus fait exactement l'inverse : il connecte, branche notre passé immédiat sur un passé plus ancien, histoire d'éclairer un peu notre présent. Il faut prêter attention aux mots qu'utilise Greil Marcus : « mystère », « irritable » et « histoire secrète ». Ce sont des indices. Que suggère-t-il dans « Lipstick Traces » ? Qu'entre le Cabaret Voltaire, où naquit en 1916 à Zurich le mouvement dada, et le Roxy, club londonien qui fut l'épicentre du mouvement punk soixante ans plus tard, court un fil invisible qui passe par l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste. Que « quelque chose » relie secrètement, par-delà les siècles, tous ceux qui, à un moment donné, ont refusé toutes les conventions sociales, esthétiques ou morales de leur temps : gnostiques et hérétiques en tout genre, cathares, frères du libre esprit (XIII<sup>e</sup> siècle), anabaptistes (XVI<sup>e</sup>), communards, dadaïstes, « situs », jusqu'aux Sex Pistols de Johnny Rotten, l'antéchrist punk, prophète épinglé du no future. Un sacré « front du refus ».

« En condamnant Dieu et l'Etat », écrit Greil Marcus à propos du punk, le travail et les loisirs, le foyer et la famille, le sexe et le jeu, son public et elle-même, cette musique permet un instant d'expérimenter toutes ces choses non pas comme des faits naturels mais comme des constructions idéologiques : des choses qui ont été fabriquées et, par là même, peuvent être modifiées, voire totalement abolies. Les punks renouaient ainsi avec l'hérésie des lollards, qui sou-



Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols, le prophète épinglé du no future. Un chaînon de ce « front du refus » qui court des premiers gnostiques aux situationnistes.

naient que l'homme et la femme ayant été créés à l'image de Dieu ils ne sauraient pécher et étaient « dispensés par leur nature parfaite, par leur divine autonomie, à la fois de travailler, de se soumettre aux

## ■ GREIL MARCUS

est né à San Francisco en 1945. Journaliste et auteur de « Mystery Train » (1975), de « The Dustbin of History » (1995) et d'« Invisible Republic » (1997), « Lipstick Traces » est son premier ouvrage publié en France.



règles imposées par les grands de ce monde et surtout de croire au mensonge que la vie pourrait avoir un autre but que le plaisir parfait, la félicité de chacun ? Les dadaïstes (Arp : « La seule chose qu'ils avaient en commun, c'était la conviction que le monde qu'on leur demandait d'accepter était faux »), puis les situationnistes (« Le vrai est un moment du faux ») ne diront pas autre chose.

Comment a donc germé l'idée de ce livre iconoclaste ? « Après avoir écrit « Mystery Train », je suis revenu au journalisme, se souvient Greil Marcus. Frustré de ne pas avoir de vrai projet, j'ai envisagé de me lancer dans un nouveau livre. Comme mes écrits les plus engagés de cette époque tournaient autour du punk, j'ai pensé qu'il y avait peut-être là quelque chose à creuser. En travaillant sur ce sujet, j'ai commencé à remarquer des allusions fréquentes à dada, à l'Internationale situationniste. J'ai été rapidement fasciné par la « voix » que des gens comme Richard Huelsenbeck [figure centrale du dadaïsme], les membres de l'Internationale lettriste, les situationnistes ou Johnny Rotten semblaient partager. Une « voix » qui paraissait être la célébration, la joie, le frisson du refus et de la négation. Le livre est devenu très vite la recherche de cette « voix ».

Lors de sa quête, Greil Marcus a rencontré quelques membres de l'Internationale situationniste, comme Michèle Bernstein, Gil J. Wolman ou Alexander Trocchi. « J'ai été frappé par le fait que tous avaient en commun une sorte de véhémence profonde, un sens extraordinaire de la rage et du désir. A un moment ou un autre de la conversation survenait souvent une explosion, comme lors de la rencontre avec Trocchi, qui s'est mis tout à coup à apostropher Guy Debord. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait, c'était très impressionnant. » La « voix », qui sait ?

En 1969, un an après les « événements », on lisait dans le dernier numéro d'IS « ces lignes modestes : « Le mérite des situationnistes fut simplement de reconnaître et de désigner les nouveaux points de la révolte dans la société moderne. » Les survivants de cette aventure ont rejoint une obscurité exigeante : « Ces gens ont laissé peu de traces, mais très sexy, très séduisantes. D'où mon titre, qui renvoie aussi à une chanson où quelqu'un se glisse dans les toilettes d'un grand magasin et laisse un baiser sur le miroir. Et les gens qui viennent après se demandent : qui a fait ça ? »

BERNARD LOUPIAS

« Lipstick Traces. Une histoire secrète du XX<sup>e</sup> siècle », par Greil Marcus, traduit de l'américain par Guillaume Godard, Allia, 550 p., 190 F. A lire aussi : « La Tribu », de Jean-Michel Mension (les souvenirs d'un membre de l'IS), Allia, 142 p., 90 F.

Le Nouvel Observateur

n° 1775. Du 12 au 18 novembre 1998